Le Clown bleu

L'adolescence de la route

14/01/2011

RESCH JM

Alors que je me tenais la tête enfermée dans mes bras, les yeux pleins de larmes, une berceuse se fit entendre.
Elle me rappelait les concerts papa au violon, maman au piano et nous emmitouflés dans la couverture alors que dehors la neige tombait.
J'osai un regard humide vers l'énorme piste circulaire richement éclairée.
Et je la vis, fée de lumière dans un habit d'étincelles, si gracieuse presque flottant sur l'arène dans son costume blanc perlé de paillettes.
D'un geste doux de la main elle appela à la valse des magnifiques lipizzans à la robe immaculée sortis comme des licornes magiques du grand rideau rouge.
Et ce fut merveilleux de grâce et de beauté.
Elle sauta avec agilité sur le dos de ses chevaux et s'en fut sur la musique dansant des équilibres de libellule sur le poème musical d'un orchestre de cordes qui pleurait des larmes de violon.
Je ne pouvais détacher mon regard de son visage de fée.
Et puis elle disparut comme un songe à travers le lourd rideau, sur la croupe d'un de ses lipizzans.
La revoir, peut-être dans un rêve.

Sursaut, roulement de tambour, éclats de trompettes, je sortis de mes rêves de conte.
Botté et chapeauté, l'homme avait perdu son turban de Maharadjah mais je reconnus son visage austère. Il salua sous les applaudissements qui n'en finissaient pas, les bravos fusaient de partout, il ouvrit le rideau et elle revint dans sa grâce naturelle, au galop elle fit son tour de salut debout sur le cheval gris, un rêve qui passe et s'enfuit.
« Merci, merci ! Bravo à notre écuyère de rêve ! Bravo à elle ! Cher public c'est elle qui vous reçoit ce soir, une ovation à notre cher directeur, à notre chère directrice devrais-je dire ! »
Je restai bouche-bée, mais alors tout à l'heure lui, qui était-il ?
« Maintenant, pour vous mesdames, pour vous messieurs, pour vous les enfants, voici venir Francesco et ses frères ! S'il vous plait ! »
Du rideau apparut, se dandinant à l'invite de l'orchestre qui jouait une marche entraînante, une otarie au chapeau luisant qui applaudissait aux rires des enfants !
Mais derrière en courant, deux clowns la poursuivaient avec d'énormes chaussures au pied, guitares et banjos sur le dos. Puis il apparut dans sa lumière bleue et son petit chapeau de neige.
Son visage d'albâtre soulignait le contraste de très longs sourcils noirs, il entonna un morceau cuivré de son saxophone ce qui fit arriver l'otarie, face à lui qui applaudissait à tout rompre en aboyant aux notes appuyées qui roulaient sous le chapiteau.
Les deux autres se joignirent à la fête. Le premier fit le pitre, lança un poisson à la bête qui le happa au vol.
Il frappait la mesure de ses chaussures démesurées d'où surgissait une note stridente, issue d'une poire compressée entraînant le rire du public.
Le second, contre-pitre, ne voulut en rien jouer de son banjo, après ce concert de chaussure à vent il lui marcha sur les pieds ce qui entraîna un cri bien sinistre de poires qui se dégonflaient !
Le clown blanc en habit bleu les rappela à plus de retenue alors que l'otarie farfouillait dans la poche du pitre qui, chatouilleux, se tortillait maintenant comme un ver, entonnant de ses poires à pied un morceau que reprit la foule en claquant des mains.
Il souffla dans son saxophone et l'otarie se mit au garde-à-vous, le pitre retrouva sa guitare et le contre-pitre, agacé, ajusta son banjo.

On entendit une corde casser sèchement et ils le regardèrent, l'otarie aboya et fit l'arbre au droit, puis attendit bouche ouverte!
Un poisson vola et elle le subtilisa rapidement avant qu'il ne touche le sol !
Le pitre au nez rouge de délaça et fournit un très long lacet à l'autre, dépité, qui regardait son banjo dévasté ! Il le mit, l'accorda !

Et l'orchestre des trois clowns joua enfin son morceau pour lacet et saxophone sur trémoussements d'otarie.
Cela me tira de la tristesse pour un instant.
Et puis, comme en rêve, entre larmes et joie, dans les bras de madame Armand, je vis les lions dans leur cage, le fouet du dompteur, les éléphants qui valsaient, les acrobates qui tournoyaient alors que s'élançaient des trapèzes des anges blancs, les boules miroirs qui volaient suivies des chaises de couleur tournoyant sur les pieds talqués des jongleurs, et l'irruption de tout ce mélange d'animaux dressés, de costumes chatoyants, de colombes qui voletaient sur nos têtes sous les notes de l'orchestre avant la disparition là-bas derrière le rideau et l'arrivée pour le dernier salut de la princesse au lipizzan, chapeau à la main, cheval genou à terre !

Et le chapiteau se vida et je restai là, petit bonhomme perdu dans cet immense espace dans les bras d'une vieille dame à la canne.
Elle vint me voir alors que l'on démontait déjà les gradins dans une frénésie de gestes rapides et précis.
Elle me sourit et me prit la main gentiment.
Madame Armand m'embrassa et s'en fut appuyée sur sa canne. Je ne la revis jamais.

Derrière le grand rideau rouge l'attendait son cheval gris, elle le caressa et il la regarda de ses beaux yeux noirs. Nous cheminâmes, moi blotti contre elle perdu dans cet univers nouveau, jusqu'à sa caravane où l'on entra.
Elle m'installa sur un lit de coussins, je promenai mon regard sur les cadres accrochés au mur, ils racontaient sa vie.
Dans un coin un mannequin vêtu du costume du maharadjah gardait la pose.

-C’est le costume du père de mon époux, parfois le monsieur que tu as vu le porte, pour la mémoire les soirs où la nostalgie m’envahit. Mon époux s’en est allé et je reste pour le cirque.
Je ne pouvais rien dire.
-Tu seras Luciano, il faut changer ton prénom, les temps sont difficiles pour les tiens et il faudra que tu parles italien. Alors Francesco te prendra sous son aile, tu seras son petit neveu !
-Qui est Francisco ?
-C’est le clown blanc au costume bleu que tu as vu sur la piste avec ses frères et leur otarie ! Ils ont de la place dans leur caravane ! Ils vont venir après s’être changés !
-Et mes parents, et ma sœur ?
-Garde-les dans ton cœur, ils y sont en sécurité ! Comme ton médaillon avec l’étoile, garde-le et cache-le ! Bientôt nous partirons pour l’Allemagne, on restera à Dresde car la guerre rend les routes difficiles. Surtout ne parle pas français là-bas et apprend vite l’italien. Quelques phrases bien choisies, tu verras avec Francesco.
Sa voix calme, douce et posée me réconfortait.
Pourtant une sourde crainte m’envahissait, pourquoi changer de prénom ? Pourquoi avoir pris ma famille ? Qu’allaient-ils devenir ?
Et moi qu’allais-je faire maintenant ?

Alors ils entrèrent, trois gaillards bien bâtis ! Ils avaient perdu leur masque de clown et ressemblaient à tout le monde.
Le plus grand vint vers moi et me souleva de terre.
-Salout Louciano, tou seras notre neveu !
- Com’è bello questo ragazzo !
Je compris que les autres devaient me trouver gentil.
Il me reposa et les autres me tripotèrent les cheveux en signe d’affection .
-Sei bravo, Luciano.
-Tou es bien courageux mon petit !
-Dimmi tou sais jouer d’oun instroument de mousique !
-Je joue un peu du violon Monsieur !
Les autres firent la révérence au plus grand.
-Monsieur, sua eccellenza !
-Basta !
-Ecco, Louciano ! Mon nome est Francesco, lui est Ernesto et l’altro Enrico ! Capito ?
-Francesco, Ernesto, Enrico !
Je montrai chacun du doigt.
-Bravo, Louciano !
-Ora, tou es mon neveu ! Nipotto, dis nipotto !
Je répétai : « Nipotto »
-Bravo, Louciano !
Ensuite il tendit le bras droit en saluant et me dit :
-Ora, dis comme ça « Viva ‘l Duce »
Je tendis le bras et répétai « Viva ‘l Duce ».
Cela fit rire les trois frères.
-Bravo, Louciano. Benissimo. N’oublie pas !

Ernesto arpenta la caravane le bras tendu, au pas de l'oie, un doigt sous le nez en guise de moustache, déclenchant l'hilarité de tous y compris de la princesse !
-Ne faites pas ce numéro sous le chapiteau demain ou à Dresde. Il pourrait vous en cuire !
-Certo, signora ! La prego scusarmi !
-Ce c'est rien ! Allez, il faut préparer la représentation de demain.
On a toute la kommandantur qui s'invite pour une soirée privée ! Il faudrait coucher le gamin !

Et c'est comme cela que je fis mon entrée dans le monde du cirque. Au pas de l'oie !
Et que ma seconde nuit se fit sous un chapiteau rempli de costumes militaires tirés à quatre épingles où se mélangeaient des tenues de légères mousselines portées par des jeunes femmes poudrées et maquillées. On avait mis des fleurs partout et l'orchestre entonnait des marches militaires.
On m'avait installé tout devant, visage tristounet, je suivis le programme d'un air second.
Puis Francesco fit son entrée avec ses frères sous les notes entraînantes de l'orchestre.
Je remarquai qu'ils n'avaient pas leur otarie ce soir. Elle était remplacée par …. un éléphant !
Oui un éléphant avec un gros nœud rose sur la tête et des guêtres blanches autour des pattes !
Cela fit bien rire !
Un militaire blond aux yeux bleus vint me chercher et me mit à côté de lui, il me montrait la piste en forçant son rire pour me tirer quelque sourire.
Je vis que Francesco en plein morceau de saxo me regardait un peu inquiet.
Je le montrai du doigt et je m'entendis dire : « Moi Louciano ! Nipotto ! Viva 'l Duce ! » bras tendu, ce qui rendit hilare tous ces beaux messieurs qui saluèrent à leur tour.
Les deux pitres pour l'heure s'occupaient de l'éléphant qui bouchait la vue, juste en face de nous, en tentant de le faire bouger, l'un avait la trompe, l'autre tirait sur la queue.
On ne saura jamais pourquoi, mais la bête laissa alors partir une énorme bouse verdâtre qui tomba sur les grandes, très grandes chaussures d'Ernesto. La gent militaire était hilare de le voir tout déconfit !
Je m'entendis appeler.
-Louciano ! Louciano !
Francesco me montrait une brouette, une pelle et un seau !
Je compris très vite qu'il voulait m'enlever rapidement du voisinage risqué de tous ces gradés et tout confus je fis mon entrée dans l'arène.
Sous les rires du public je me vis ramasser tout un paquet fumant alors qu'Ernesto admirait ses belles chaussures.
Je repérai une caisse vide derrière les chaises où s'asseyaient les trois frères.
Ils étaient maintenant en train de jouer leur partition et l'éléphant s'était assis et faisait le beau.
Je repoussai la première chaise rapidement et transvasai ma brouette.
Je ne sus que plus tard que la caisse servait à remiser les instruments de musique !
Je repartis avec ma brouette lorsque je vis les trois musiciens se rasseoir ! Mon Dieu, la chaise !
Rouge de confusion je vis Ernesto partir en arrière et atterrir les fesses dans la caisse !
Cela entraîna un tonnerre de rires surtout quand il se remit debout, dégoulinant de partout.
Il ouvrit des yeux étonnés mais continua son numéro comme si cela était prévu !
On apporta un grand bac à eau pour l'éléphant, il y but abondamment ou du moins il y trempa sa trompe. On attendait de lui un beau jet vertical mais l'histoire prit une autre route, les éléphants sont souvent un peu cabots ! Il commença à tourner autour de la piste refusant de jouer de son eau et finit par trouver sur sa route le brave Ernesto et sa guitare.

C’est lui qui reçut la giclée, bien drue. Il s’en trouva lavé du haut en bas !
Et ce fut un vrai délire sous le chapiteau.
On salua, moi avec, et le rideau nous cacha du public, l’éléphant était déjà loin.
-Il est bien ce petit. Bravo, Louciano. On devrait ajouter cela au numéro !
Ernesto n’était pas d’accord mais me tapa sur la tête en riant !
-Toi tou es oun grand rigolo !
Je ne savais pas où me mettre !
-Ne t’excuse pas petit ! On a eu beaucoup de succès !

Depuis ce jour j’appris à ramasser les crottes des divers animaux du cirque !
Les reconnaître, savoir l’état de santé de leur propriétaire !
Mais je participai à tous les autres travaux du cirque et ils étaient nombreux !
J’aimais bien nourrir les fauves et doucher les éléphants. Je ne manquai pas les entraînements des jongleurs et des trapézistes.
On me fit essayer le fil du funambule mais je n’insistai pas après la première chute.
J’admirai le travail des écuyères sur les chevaux toujours impeccables. Je les bouchonnai souvent et les dorlotai. Ils me connaissaient maintenant.
Francesco me poussa à continuer mon violon, je jouai avec l’orchestre et parfois avec les trois frères sur la piste. Il améliora mon italien, me donna quelques rudiments d’allemand, il parlait plusieurs langues.
Et les semaines passèrent, puis les mois et en moi toujours cette impossibilité de faire le deuil de ma famille.
Nous étions à Dresde depuis quelques années, les échos de la guerre nous arrivaient un peu feutrés mais semblant se rapprocher. Le vent semblait tourner et chacun se méfiait de l’autre.
Un matin on vit arriver la gestapo qui emmena la directrice dans leur voiture sinistre.
J’appris que le cirque était désormais appelé cirque de juifs et que la directrice était accusée d’en abriter.
-Ne t’en fais pas Louciano, tu n’y es pour rien ! Ce sont de mauvais ragots. Cela va s’arranger !
J’appris plus tard, bien plus tard que la directrice avait aussi modifié ses papiers et sa généalogie pour cacher des origines compromettantes !
Mais elle était belle, elle portait les signes de la race pure, elle était l’exemple de la réussite !
Elle revint quelques jours plus tard avec du soleil dans les yeux.
Je courus vers elle, pour lui embrasser les mains.
-Allez Luciano, tu es grand maintenant, il va falloir tenir ! Les temps difficiles arrivent !
Je ne compris que plus tard. Les privations, les tickets de rationnement, pas pour nous trop d’étrangers chez nous !
Alors il fallait jouer, souvent le ventre creux pour pouvoir nourrir tout ce monde ! Et on le faisait, pour nous, pour elle, avec elle !
Et ce soir froid de Février, nous ne terminerions jamais plus cette ultime présentation.
On courut, à perdre haleine dans les sous-sols, les mains sur la tête !
Un déluge, un déluge de bombes et de feu, pendant des heures et des heures, la ville en flammes qui attirait son vent et renforçait partout les incendies.
Les odeurs de chair brûlées, la dévastation dans le cirque, plus rien . Si quelques animaux égarés, ses chevaux retrouvés dans des champs éloignés mais le reste morts pour le cirque, ils avaient fait leur dernier numéro !

Toute une histoire partie en fumée !
Et moi avec elle debout devant le champ de ruines !
-Il va falloir tout reprendre !
Francesco, si tu veux partir je comprends, il n'y a plus rien ici !
Francesco avait les yeux brillants de larmes retenues.
-Je ne vous laisse pas !
-Je peux me louer comme écuyère, mais il vaut mieux que vous tentiez cotre chance de votre côté !
-Je comprends ! Et Luciano ?
-Il ne peut faire la route avec vous ! Je vais le prendre avec moi ! On ne restera pas en Europe, c'est trop dangereux ! Les armées russes vont approcher, il faut partir !

Francesco, Ernesto et Enrico m'embrassèrent la tête et disparurent dans la nuit.
-Ciao bello ! A presto !
-Ciao ! Grazie mille ! Je leur fis un signe de la main, pas de larme pour les hommes !

Et je la suivis de cirque en cirque, louant sa grâce sur ses chevaux. Moi l'admirant et m'occupant des lipizzans tous les soirs. Ils m'apportaient le calme et la tendresse qui me manquait et souvent je mettais ma joue contre la leur pour sentir toute cette chaleur animale et cette confiance.
Et puis un jour on prit le bateau, un énorme bateau !
On la demandait là-bas dans un pays terriblement lointain, Argentine me dit-elle !
-Tu es un beau jeune homme ! Tu vas faire tourner les têtes Luciano !
Je rougis.
L'air frais du large nous ouvrait la route d'une nouvelle vie, peut-être un nouveau cirque !
La piste me manquait, j'en ressentais l'appel de plus en plus prégnant. Elle me faisait oublier pour le temps du spectacle la douleur de la disparition des miens.